LE BRÛLANT PROBLÈME DE LA TRADITION

JEAN VAQUIÉ

QUELLE TRADITION LES CATHOLIQUES "TRADITIONALISTES" DÉFENDENT-ILS ?

Le mot de TRADITION est employé, par les uns et par les autres, dans des sens différents, de sorte qu'il est devenu tout-à-fait polyvalent, désignant indifféremment, le pour et le contre, le meilleur et le pire. Le public contemporain ne semble par avoir pris conscience de cette imprécision de vocabulaire qui contribue à entretenir la confusion des idées sur un chapitre particulièrement important.

Les catholiques restés fidèles, ceux que précisément on appelle traditionalistes, sont gravement desservis par l'obscurité d'un terme si capital dans l'exposé de la saine doctrine, car elle enlève de la clarté à certaines définitions de base, par exemple à celle-ci : "L'Eglise est gardienne de !'Écriture et de la Tradition qui sont les deux sources principales de la Révélation". Il est certain que si l'on donne une définition confuse de la Tradition, on fait de l'Eglise la gardienne d'une Révélation elle-même confuse.

Nous sommes en mesure de prouver qu'une véritable campagne d'intoxication est entreprise, à un très haut niveau par les ennemis de l'Eglise, pour aboutir finalement à accréditer une fausse tradition à la place de la vraie. Nous pensons qu'il serait dans l'intérêt des catholiques fidèles de préciser, une fois de plus, au milieu de la confusion qui s'épaissit, de quelle Tradition ils sont les héritiers et les défenseurs. C'est à ce travail de clarification que nous voudrions contribuer par la présente note.

Notre raisonnement sera évidemment modelé par **la foi**. En d'autres termes, nous adoptons "a priori" le point de vue dicté par la foi. Et nous constaterons "a posteriori" que notre réflexion a été guidée et que notre sujet en a été éclairé. Le croyant et le non-croyant observent le même paysage, mais le non-croyant le scrute péniblement comme à la lumière infrarouge, tandis que le croyant le contemple éclairé par la pleine lumière du soleil. C'est par la foi que nous obtenons la compréhension, selon la formule de Saint Anselme : "***Crede ut interliges*"** (crois afin de comprendre). Notre procédé de raisonnement scandalisera les rationalistes qui ne veulent recevoir aucune vérité a priori, surtout pas celles qui viennent du ciel, et qui ne se fient qu'à leur expérience ; ils en arrivent ainsi à **priver le monde de son gouvernement providentiel** et à le soumettre à une série d'expériences indéfiniment poursuivies.

Après avoir éliminé le sens étymologique qui ne veut rien dire, nous rappellerons quel sens les théologiens donnent au mot TRADITION dans l'Ancien, puis dans le Nouveau Testament. Nous verrons, chemin faisant, qu'il s'est créé une **pseudo-tradition**, aussi ancienne que la vraie, mais dont le contenu est composite ; c'est celle-là qui redevient aujourd'hui envahissante.

LA TRADITION AU SENS ÉTYMOLOGIQUE

Faisons une première constatation. Le sens dans lequel le mot de tradition est couramment employé, par les littérateurs comme par les journalistes, coïncide avec le sens étymologique. Ce mot est formé de "*trans*" (à travers) et de "*dare*" (donner). Il signifie donc littéralement : "Ce qui est donné par transfert". Ainsi la seule idée qui est réellement incluse dans les radicaux constitutifs est celle de translation, de livraison, de transmission, de passation, de transport, de legs. Le sens étymologique ne fait aucune allusion à la nature de ce qui est transmis. En somme, il désigne un véhicule dont il ignore le chargement. Il se contente de définir un certain mode d'acquisition des connaissances sans dire en quoi elles consistent. Il indique seulement comment on les reçoit.

Et quel est de mode de réception ? C'est **l'héritage**. La tradition, au sens étymologique, c'est le "**legs du passé**". C'est l'ensemble du patrimoine intellectuel qui provient des générations antérieures et qui aboutit à la génération du moment. Dans ce legs du passé on va évidemment retrouver tout ce que l'homme est apte à léguer, c'est-à-dire tout ce qu'il a en lui : le bon et le mauvais, le vrai et le faux, l'histoire et la légende. La tradition, dans le sens littéral que nous examinons maintenant, n'opère aucun choix dans cet héritage forcément global et disparate. Elle ne va pas faire obstacle au mauvais, au faux et à la légende pour ne laisser passer que le bon, le vrai et l'histoire. Elle va tout transmettre sans distinction.

Or, c'est précisément avec cette même absence de discrimination que le mot est employé au sens courant. On utilisera le mot de tradition (que ce soit au singulier ou au pluriel) toutes les fois que l'on voudra désigner un des éléments de ce legs universel de l'humanité passée : on parlera des traditions vestimentaires de la Bretagne, des traditions culinaires du Périgord, des traditions militaires de Saint-Cyr, des traditions païennes de l'Afrique noire, des traditions maritimes des Scandinaves, des traditions religieuses de l'Inde. On dira que, pour vivre avec sagesse, il faut rester fidèle à la tradition, c'est-à-dire à la "leçon du passé", à la coutume, aux habitudes ancestrales. Tout ce qui a un précédent dans le passé peut être dit traditionnel.

C'est donc au sens étymologique que le mot est couramment employé pour désigner les connaissances héritées, anciennes, celles qui se distinguent des innovations, des découvertes, des inventions du jour et, à la limite, s'y opposent.

Or, il se trouve qu'un très grand nombre d'esprits, cultivés ou non, nourrissent instinctivement une opinion favorable à l'égard des vestiges du passé où se condense toute l'expérience accumulée dans les temps anciens. C'est une opinion dont même les plus rationalistes ne peuvent pas se défendre. Il y a toujours un recoin de la pensée où ils tiennent en réserve la bouée de sauvetage traditionnelle.

Quand donc on désignera un concept quelconque, ou tout un système, comme issu de la tradition, on déclenchera un préjugé favorable chez tous ceux qui craignent les innovations, les nouveautés, les inventions, les aventures et qui vénèrent vaguement mais incoerciblement la sagesse antique. De sorte que la tradition, au sens courant du terme, va présenter une double particularité : un contenu notionnel absolument quelconque et indifférent, aussi riche de mauvais que de bon, mais en même temps une présomption favorable d'expérience accumulée, de pondération, de sagesse, de prudence.

Le professeur de littérature dira, par exemple : "Le romantisme rompit avec la tradition classique". Puis, quelques pages plus bas, il ajoutera : "Le drame d'Hernani (éminemment romantique pourtant) appartient, "de tradition", au répertoire de la Comédie Française". Le classicisme et le romantisme seront ainsi englobés tous les deux dans la tradition après avoir été déclarés adversaires.

Un autre conférencier, après avoir parlé de la tradition royaliste des Vendéens, nous rappellera, quelques instants plus tard, la tradition révolutionnaire de la banlieue parisienne, employant le même terme pour désigner des orientations opposées mais qui ont en commun d'avoir été héritées. Et il faut reconnaître qu'il aura quelques raisons pour s'exprimer ainsi, car, dès lors qu'elle est transmise par les générations précédentes, la révolution devient, en effet, traditionnelle, au sens étymologique. Et, en devenant traditionnelle, elle revêt une présomption favorable, elle s'assagit, elle cesse d'être une innovation et une aventure pour devenir un legs et une leçon du passé.

On comprend que tant d'écrivains, de toutes les orientations, invoquent, en faveur de leur système, l'appartenance à la tradition au sens large, dont précisément le contenu notionnel n'est une gêne pour personne puisqu'il est absolument quelconque et indifférent. Dans le sens courant, le bien et le mal sont aussi traditionnels l'un que l'autre. Mais ils sont, l'un et l'autre, auréolés d'ancienneté par ce mot vague de tradition.

RÉVÉLATION, ÉCRITURE ET TRADITION

Dans la terminologie ecclésiastique, le mot TRADITION ne s'applique plus à tout l'héritage du passé sans distinction de contenu. Il est réservé exclusivement à la partie de la Révélation divine qui n'a pas été consignée par écrit et qui s'est transmise oralement. Toute Révélation en effet, peut laisser deux sortes de traces : **une trace écrite** qui vient s'ajouter à celles qui est déjà été consignées et qui formeront, avec elle l'ÉCRITURE SAINTE, mais également **une trace orale** qui s'ajoute à la TRADITION, car on recherchera et on recueillera évidemment les moindres vestiges des précieuses paroles divines.

La Révélation divine s'est manifestée en trois grandes phases. Il y eut d'abord une **Révélation primordiale** qui fut reçue par les Patriarches mais qui n'engendra aucune Écriture, puis une seconde Révélation qui donna naissance à **l'Ancien Testament**, et, enfin, une troisième, celle du Messie, qui engendra **le Nouveau Testament** avec lequel la Révélation Publique est close.

Chaque phase a vu apparaître une forme particulière de Tradition qui a véhiculé la partie non écrite de la Révélation et que l'Eglise, sous sa forme du moment, s'est attachée à conserver. En effet, tous les historiens de la Religion dont d'accord pour affirmer que l'Eglise, bien que sous des formes différentes, remonte aux toutes premières origines de l'humanité, donc au temps des toutes premières Révélations.

Puisque nous voulons définir la Tradition, nous devons en saisir la chaîne dès le début et nous demander dans quelles conditions elle a pu ou non parvenir jusque nous.

LA TRADITION PRIMORDIALE ET SA POLLUTION

Les Révélations qui furent reçues par nos Premiers Parents et par les Patriarches qui leur ont succédé n'ont pas été recueillies par écrit. C'est en vain que l'on chercherait un livre archaïque qui nous en livrerait le contenu. Elles ne sont consignées dans aucun texte officiellement codifié par une autorité spirituelle. Elles se sont transmises oralement et l'on peut à bon droit parler d'une **TRADITION PRIMORDIALE**.

Seulement il faut ajouter tout de suite que cette Tradition ne resta pas longtemps homogène et unique. Elle fut, dès l'origine le siège d'une **division**. La première manifestation de cette division nous est relatée dans le Livre de la Genèse ; c'est la séparation des **deux cultes** :

- le culte d'Abel qui est un sacrifice expiatoire, accepté par Dieu comme constituant la vraie Religion surnaturelle ;

- et le culte de Caïn qui n'est qu'une offrande de louange et dans lequel s'exerce seulement la religiosité naturelle.

Chacun de ces cultes va donner naissance à une tradition dont l'ancienneté sera égale à celle de sa voisine, mais dont le contenu et l'esprit seront différents. Si l'on ne juge que sur l'ancienneté et si l'on néglige le contenu et l'esprit, on ne peut donner la prééminence à aucune des deux et l'on peut même les confondre en une seule et même tradition primordiale indifférenciée, creuset de toutes les religions, toutes d'égale dignité puisque dérivant toutes d'une seule et même souche.

Il est évident qu'une telle confusion n'est pas admissible car tout milite pour prouver la persistance de deux courants traditionnels, l'un fidèle à la Révélation surnaturelle, l'autre docile à l'inspiration de la nature en incluant dans la nature les démons qui, pour être des esprits, n'en sont pas moins des forces naturelles.

Il est toujours difficile de distinguer la tradition qui est le contenant, d'avec la religion, qui est le contenu. On peut, en bien des cas, employer les deux mots l'un pour l'autre, surtout quand il s'agit de ces temps anciens.

Nous venons de constater l'existence, dès l'origine, de **deux religions**. Nous sommes sûr de ne pas les défigurer et les dénaturer en les appelant, pour simplifier : **l'une !a Religion surnaturelle,** qui reconnaît la nécessité d'un médiateur et qui l'attend ; **l'autre, la religion naturelle** pour qui l'homme peut parvenir à Dieu par ses propres forces. La distinction, la séparation et la rivalité de ces deux religions ne sont pas allées sans quelques interférences, on s'en doute. Mais ce qui est certain, c'est que **leur histoire comparée est celle de leur séparation progressive et de leur hostilité et non pas celle de leur rapprochement et de leur syncrétisme.**

Les deux religions, donc les deux traditions, ont réalisé la prophétie que Dieu avait faite au moment de l'éviction du paradis terrestre quand Il avait parlé au serpent en ces termes : "Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité". (Gen. III, 15). Le texte porte "semen" (semence), que l'on traduit en général par "postérité". Que sont ces postérités ?

La postérité de la femme, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais ce sont aussi les membres de Son Corps Mystique qui est l'Église.

La postérité du serpent, c'est l'Antéchrist, mais aussi les membres de son corps mystique qui est "la Bête".

L'histoire mondiale est celle du combat de ces deux postérités, donc de ces deux corps mystiques.

Le combat est fluctuant comme tous les combats, c'est à dire qu'il comporte, pour chaque camp, des alternances d'offensive et de défensive, l'avance de l'un des camps correspondant avec le recul de l'autre. La longue période qui s'écoule depuis les origines jusqu'à l'Avènement du Messie est marquée par la croissance irrésistible de cette tradition composite, de cette religion naturelle qui entend atteindre Dieu avec les seules forces de la nature et qui n'est pas autre chose que la "postérité du serpent". Croissance irrésistible qui entraîne évidemment le repliement sur elle-même de la Tradition primordiale qui perpétue la Vraie Religion.

Nous consacrons un paragraphe à chacune de ces deux traditions : le premier à la "Tradition patriarcale" qui véhicule, depuis Adam jusqu'à Moïse, la religion du vrai Dieu ; le second à la "tradition polluée" qui, pendant la même période, transmet sans distinction du vrai et du faux.

LA TRADITION PATRIARCALE

Le courant traditionnel fidèle est celui des grands patriarches. La Bible en cite dix d'Adam à Noé : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, Mathusalem et Lamech, le père de Noé. Ces patriarches transmettent la Révélation Primordiale qu'ils ont reçue d'Adam et ils l'enrichissent de révélations subséquentes à eux faites d'âge en âge.

Mais cette **transmission fidèle** (il est important de le noter) est l'œuvre d'une **lignée peu nombreuse** et elle s'opère pendant que la grande majorité des hommes est entraînés par l'autre courant traditionnel et antique, lui aussi, mais dévié. Courant qui avait débuté avec le naturalisme de Caïn. Cette déviation de la connaissance religieuse entraîne l'inconduite générale, laquelle est finalement sanctionnée par le châtiment du déluge. Néanmoins, à la sortie de l'arche, le patriarche Noé reprend le fil de la Révélation divine et il reconstitue la Religion primitive qu'une Tradition authentique retransmet encore jusqu'à une autre période trouble, celle qui s'écoule de l'épisode de la Tour de Babel jusqu'à la vocation d'Abraham.

Une question importante va nous retenir un moment. Que devient la Tradition authentique pendant cette période trouble de la Tour de Babel où la tradition païenne est en proie à une effervescence extraordinaire ? Elle s'est repliée sur elle-même pour ne tenir à l'abri de la contagion et elle a cheminé assez obscurément jusqu'à ce qu'elle parvienne au Mystérieux personnage de Melchisédec, lequel, indubitablement, la transmet à Abraham. Et, avec Abraham, le processus de **durcissement** et de **séparation** va encore s'accentuer. Dieu va ménager à la Vraie Religion, et donc à la Tradition qui en est le véhicule, un **endroit clos**, un **peuple séparé** des autres, pour qu'elle se perpétue, avec toute la protection possible, en attendant que les temps marqués pour son épanouissement arrivent.

La Tradition se perpétue donc et toujours sous la même forme orale. Il est très important de faire remarquer que si nous connaissons aujourd'hui le contenu de la Révélation Primitive, ce n'est pas à la Tradition que nous le devons, mais à l'ÉCRITURE.

Car voici ce qui s'est produit. Lorsque la détérioration de cette religion primitive, détérioration opérée par le paganisme envahissant, fut devenue irréversible, Dieu a procédé à une Révélation nouvelle qui fut en grande partie consacrée à rappeler la première et que, cette fois, il fit consigner par écrit. Ce sont les Livres de l'Ancien Testament, et surtout celui de la Genèse, bien entendu, qui vont désormais rappeler une Tradition jamais écrite jusqu'alors. Cette fois donc, la nouvelle Révélation, qui est l'ancienne reconstituée et complétée, n'est plus transmise oralement mais devient **l'Écriture sainte**. Elle va être conservée par la **Synagogue** des Juifs à laquelle Dieu inspire, à cet effet, un goût très vif pour **l'exactitude littérale**.

Il est temps de nous demander quel était le **contenu** de cette Tradition primitive. C'est donc l'Écriture qui va nous le livrer puisque la Tradition patriarcale ne nous est pas parvenue. Les premiers hommes avaient reçu de Dieu des **connaissances**, des **préceptes**, un **culte** et une **prophétie**.

La connaissance fondamentale est celle d'un Dieu personnel et créateur, ce qui exclut toute entité métaphysique dont l'univers visible ne serait que l'émanation plus ou moins directe. La connaissance concernant l'univers est celle de "l'œuvre des six jours" qui révèle à la fois **le plan de construction du monde et son plan de gouvernement**.

Les préceptes de conduite étaient inscrits directement et tacitement **au cœur de l'homme**.

Le culte est celui du **sacrifice expiatoire devenu nécessaire depuis la chute**.

La prophétie est celle de la "postérité de la femme qui écrasera la tête du serpent", prophétie qui fut certainement la pièce maîtresse du legs spirituel que se transmirent les patriarches.

Mais la tradition contenait aussi des **données historiques**, c'est-à-dire le souvenir des grands événements qui déterminèrent le statut de l'homme par rapport à Dieu. Les principaux sont **le paradis terrestre, la chute et le déluge**. On y ajoute souvent quelques notions relatives à la supputation des temps comme la semaine de sept jours. Les archives de l'humanité n'avaient conservé de ces événements que des souvenirs légendaires et quasi indéchiffrables.

Tel est, en résumé, le contenu de la Tradition patriarcale. Mais il faut bien faire remarquer que ce n'est pas grâce à la Tradition que nous le connaissons, mais **grâce à l'Écriture**, laquelle, ne nous révèle pas tous les épisodes de l'histoire primitive mais seulement ceux qui ont une importance pour notre salut.

Voilà donc Moïse consignant par écrit cette Révélation nouvelle qui consiste en partie à rappeler la première. Mais alors on peut se demander s'il y a lieu de parler d'une Révélation nouvelle et si Moïse ne s'est pas plutôt contenté d'écrire ce qu'il tenait oralement de la chaîne traditionnelle dont Abraham, Isaac et Jacob avaient été les derniers maillons. N'a-t-il pas aussi puisé comme on le dit souvent, dans les théogonies égyptiennes et chaldéennes pour faire de tout cela, une compilation cohérente ?

Assurément **NON**. Moïse n'a pas pu se contenter de mettre de l'ordre dans les matériaux dont il pouvait humainement disposer. Il y a bien eu **révélation véritable** à une époque précisément où la révélation primordiale, déjà méconnaissable dans le courant traditionnel infidèle du paganisme luxuriant, était aussi sur le point de s'effacer définitivement dans le courant fidèle. On peut tenir pour assuré que **la Tradition patriarcale n'est pas connaissable sans le secours de l'Écriture**.

Bien sur, elle n'avait pas disparu complètement puisqu'on la voit reparaître en la personne des Rois Mages, Gaspar, Melchior et Balthazar, qui en avaient au moins recueilli l'essentiel, à savoir la prophétie d'un Sauveur. Mais elle restait à l'état de vestiges isolés sans influence sur l'évolution envahissante du paganisme.

LA TRADITION POLLUÉE

Parallèlement au courant traditionnel fidèle qui est celui des patriarches, circule un autre courant, traditionnel lui aussi et qui peut prétendre à la même ancienneté que lui. Il provient lui aussi du dédoublement initial de la religion, à savoir du jugement porté par Dieu sur les sacrifices respectifs d'Abel et de Caïn. Le courant pollué dérive du sacrifice de Caïn et il charrie, quant à son contenu, toutes les notions composites que peut engendrer la religiosité naturelle de l'homme.

Le contenu de cette **tradition déviée** ne nous est pas connu dans le détail. Mais deux épisodes vont nous permettre d'en saisir la teneur d'ensemble. Le premier est le déluge, le second, la Tour de Babel.

Le texte biblique fournit, de l'état général de l'humanité avant **le déluge**, une description qui dit peu mais qui contient beaucoup : "Dieu vit que la malice des hommes était grande sur la terre et que toute la pensée de leur cœur était à chaque instant dirigée vers le mal" (Gen VI, 5) Et plus loin encore ceci : "La terre se corrompit devant Dieu et se remplit d'iniquité. Dieu regarda la terre et voici qu'elle était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre". (Gen. VI, 11-12)

Corruption, malice, iniquité : ces mots désignent, bien sûr, **l'inconduite des mœurs**, mais également la source d'où découle cette inconduite, c'est-à-dire **la perversion des conceptions religieuses** : "Toute chair avait corrompu ses voies". Et quelles étaient ces formes religieuses perverties ? Aucun document ne nous le révèle en détail mais il est certain que ces déviations devaient affecter à la fois les connaissances, les préceptes, le culte et la prophétie qui

formaient la trame de la Religion primitive. Elles ne devaient pas différer beaucoup du **paganisme** qui refleurira après le déluge et que nous connaissons bien.

Le second épisode va nous permettre de préciser quelles furent les conceptions de la religion et de la tradition déviées. Que trouvons-nous dans le "Grand Dessein" des bâtisseurs de Babel ? Deux notions importantes : l'une concernant Dieu, l'autre concernant l'homme.

On trouve dans leur dessein le désir religieux d'honorer Dieu, de parvenir à Dieu. Mais ce n'est pas par des moyens humains : "Faisons-nous une tour dont le sommet atteigne le ciel". (Gen. XI, 4) Cette religion-là est établie par l'homme et elle ne découle pas des connaissances, des préceptes, du culte et de la prophétie révélée par Dieu. Elle a Dieu pour but, mais elle **n'a pas Dieu pour base**. Elle correspond, au contraire, exactement à ce reproche de l'Écriture : "Le culte que me rend ce peuple est un précepte appris des hommes". (Isaïe XXIX, 13).

On y trouve également, si curieux que cela paraisse pour une époque si éloignée de nous, un incontestable **humanitarisme**, fruit de la raison humaine : "*Celebramus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras"* (célébrons notre nom avant de nous disperser à la surface de la terre). (Gen. XI, 4).

Que signifie : "célébrons notre nom" ? Veulent-ils ériger, à la gloire de l'humanité, un monument voisin de la tour élevée à la gloire de Dieu. Beaucoup d'exégètes le pensent.

On sait aussi qu'à cette époque se produisait une efflorescence prodigieuse du **polythéisme** et du **panthéisme** (surtout dans sa forme émanatiste) lesquels font si bien l'affaire des démons que l'on ne peut pas s'empêcher de penser qu'ils sont pour quelque chose dans leur naissance et leur diffusion. Il est évident que la religion de Babel en était imprégnée.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Dieu n'a pas voulu de l'unité et de la religion de Babel. Il y a deux grandes raisons.

D'abord, cette unité et cette religion sont, en dernière analyse, celles de Son adversaire. Dans le creuset de Babel, la Tradition primitive était en cours d'étouffement sous l'exubérance de la végétation païenne, laquelle au contraire, avec ses composantes humanitaires, panthéistes et polythéistes, constituait ce que l'on appelle un pandémonium.

En second lieu et surtout, Dieu avait un tout autre plan dont Il avait d'ailleurs prophétisé l'essentiel au lendemain de la chute. Ce plan, c'est l'envoi sur terre du **Verbe Incarné**, mystérieusement désigné par l'expression : "**La postérité de la femme**". **Tout tourne autour de là. Toute religion, toute tradition, si antique soit-elle, qui prétend à autre chose et qui attend autre chose n'est pas la vraie**.

Ces deux grandes raisons permettent de mieux comprendre la volonté de Dieu qui étonne au premier abord. Comment ! L'humanité était unie et religieuse et elle désirait le rester. Et voilà que Dieu Lui-même disloque cette unité et cette religion. Mais justement Il avait deux puissants motifs. Il ne fait aucun doute que la dispersion résulte d'une volonté expresse de Dieu. Le texte biblique mérite d'être relu et retenu : "Le Seigneur descendit pour voir la cité et la tour que les fils d'Adam édifiaient ; et Il dit : "Voici un peuple uni et une seule langue pour tous ; ils ont commencé à faire cela et ils n'abandonneront pas leur projet qu'ils ne l'aient réalisé complètement. Venons donc, descendons et confondons ici-même leur langue, afin que chacun n'entende plus la langue de son voisin". Ainsi le Seigneur les dispersa de ce lieu sur l'ensemble des terres et ils cessèrent d'édifier la ville. Et on appela cet endroit Babel parce que là fut confondue la langue de toute la terre ; et de là le Seigneur les dispersa dans toutes les régions." (Gen.XI, 5-9)

Le religion de Babel est l'aboutissement de la tradition déviée et sa dernière manifestation globale. Car, après la dispersion, des traditions particulières s'élaboreront, les unes en Orient, les autres en Occident. Mais ce qui est commun à ces traditions particulières a bien des chances de provenir de la religion de Babel.

Les penseurs modernes qui nous renvoient à la tradition Primitive commune à toutes les religions, ne nous renvoient à rien d'autre qu'à l'antique pandémonium dans l'état où il se trouvait quand Dieu le dispersa.

LA TRADITION DE LA SYNAGOGUE

Nous avons quitté Moïse au moment où il fixait par écrit, sous la dictée de Dieu, la Tradition patriarcale. Il ouvre une période de révélations progressives qui devait durer jusqu'aux approches de l'Avènement du Messie, et dont la codification fut réalisée avec une remarquable précision, par le clergé de la Synagogue.

Une question se pose à nous qui cherchons à identifier toutes les formes de la Tradition. Toutes les révélations qui se sont produites pendant la durée de l'Ancienne Alliance n'ont-elles pas donné naissance, en plus des livres dûment codifiés, à une tradition orale qui en serait comme le trop-plein, une tradition qui en rassemblerait les reliquats ? Existe-t-il une tradition juive qui aurait, par rapport aux livres de l'Ancien Testament, la même position relative que la Tradition apostolique par rapport aux livres du Nouveau Testament ?

Il en est ainsi, en effet, mais dans une certaine mesure seulement. L'Écriture a donné naissance, dans la Synagogue comme plus tard dans l'Eglise à des commentaires dont les auteurs ont forcément recherché tous les

vestiges de révélation qui avaient pu échapper à la codification écrite et, en général, tout ce qui pouvait servir à l'intelligence du texte sacré. On devrait donc, dans ces nombreux recueils de commentaires (évitons les mots savants) trouver matière à l'établissement d'une tradition juive.

Malheureusement, ces commentaires sont extrêmement **hétéroclites**. On y trouve, en effet, quelques vestiges de révélation. On note, par exemple, l'existence, dans certains recueils, d'arrêts de justice qui ont très vraisemblablement été rendus par Moïse lui-même. Mais il s'y est agglutiné, en beaucoup plus grand nombre encore, une moisson de légendes et de développements où l'on trouve plus de théosophie païenne que de monothéisme biblique. Donnons comme exemple les dix séphirots dont il est impossible de savoir s'ils représentent des perfections divines ou des esprits émanés de Dieu et co-créateurs avec Lui, auquel cas le principe de la Création ex-nihilo disparaît.

De telle sorte qu'il existe bien, matériellement, une **Kabbale**, c'est-à-dire une tradition juive, mais elle ne s'aligne vraiment ni avec la Tradition primordiale, ni avec la Tradition apostolique. Elle est surtout dans la ligne de la **tradition païenne** dont elle reproduit la **complexité** et **l'exubérance**. En sorte qu'il devient vraiment très difficile d'aller y glaner.

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi la Synagogue, que l'on voit si attentive à codifier les textes révélés avec une exactitude irréprochable, a-t-elle été si maladroite et si impuissante dans l'élaboration d'une tradition qui soit homogène avec cette Écriture ?

Il y a, à cela, deux raisons qui sont liées mais que l'on peut tout de même distinguer.

D'abord, l'intelligence de l'Ancien Testament, dont la Synagogue enregistrait la lettre avec tant de soin, n'est donnée que par le Nouveau. Le Nouveau Testament régit l'Ancien, bien qu'il arrive chronologiquement après lui ; il en réalise les prophéties et donc il en éclaire presque tous les passages. Avant la rédaction du Nouveau Testament, il n'était pas possible de comprendre pleinement l'Ancien.

De plus, la Synagogue n'a pas bénéficié de l'Assistance du Saint-Esprit. On l'oublie trop souvent. Elle n'était pas placée sous le même régime que l'Eglise des Gentils. L'Eglise vit sous le régime de la Nouvelle Alliance, qui est éternelle et spirituelle, et qui doit aboutir à la formation du Corps Mystique de N-S J-C, c'est-à-dire la Jérusalem céleste ; elle est **assistée par le Saint-Esprit** dont le rôle est de faire comprendre ce que Notre-Seigneur a dit : "Il vous enseignera ce que Je vous ai appris." La Synagogue n'avait pas cette assistance. L'Ancienne Alliance était charnelle puisqu'elle avait pour but la formation du Corps Physique de Notre-Seigneur dans une race élue à cet effet. Le Saint-Esprit n'avait pas encore été envoyé par Jésus monté au ciel.

Certes le Saint-Esprit s'est exprimé par les prophètes de l'Ancien Testament (*qui locutus est per prophetas*). Mais les révélations des Prophètes demeurent fort obscures. Il est certain que l'assistance du Saint-Esprit accordée à l'Eglise après la Pentecôte fut beaucoup plus généreuse que celle accordée à la Synagogue.

Ces deux raisons expliquent l'inhabilité de la Synagogue à comprendre sa propre Écriture, à en fournir un commentaire éclairé et à édifier une tradition qui puisse pleinement combler le vide entre la Tradition patriarcale et la Tradition apostolique.

Le Divin Maître a porté, sur la "tradition des anciens" un jugement sévère : "Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu au nom de votre Tradition ?" (Math. XV, 3). Jugement que saint Paul réitère et complète en ces termes : "Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des enseignements trompeurs, selon une tradition toute humaine et selon les rudiments du monde et non pas selon le Christ." (Colossiens II, 8).

Nous serons amenés à reprendre cette question de la Kabbale quand nous étudierons la formation de la Tradition apostolique. Concluons provisoirement en disant que la tradition de la Synagogue contient certainement quelques pierres précieuses qu'il serait très intéressant de découvrir, mais qui sont noyées dans des scories souvent coupantes.

LA CODIFICATION DE LA RÉVÉLATION MESSIANIQUE

Tout le monde sait que Notre-Seigneur n'a rien écrit. Son enseignement était oral et c'est oralement qu'il s'est transmis pendant toute une première période. Puis il vint un temps où certains, parmi les Apôtres et les Disciples, constatèrent la nécessité de laisser des écrits : *scripta manent*. Ces écrits, pour la rédaction desquels ils reçurent de Dieu un charisme particulier qui leur valut le titre d' "écrivains sacrés", formèrent le Nouveau Testament. Les livres dignes de faire partie du Nouveau Testament ont été limitativement choisis par le Magistère de l'Eglise primitive ; on les appelle les Livres Canoniques ; ils se terminent par le Livre de l'Apocalypse de saint Jean avec lequel la Révélation publique est close.

Ce travail de composition n'a été possible que grâce à l'assistance du Saint-Esprit. Car il a fallu choisir parmi des documents de valeur très inégales, ceux que l'on pouvait garantir comme étant "sans mélange d'erreur". Un tel choix ne pouvait être fait et une telle garantie ne pouvait être donnée que par des **instances ecclésiastiques assistées du Saint-Esprit.**

Pour certains de ces textes, le Magistère a longtemps hésité. Le cas le plus illustre de ces hésitations est celui du "Pastor" d'Hermas. Hermas est l'un des premiers Pères Apostoliques. On donne le nom de Pères Apostoliques a ceux des Pères de l'Eglise qui ont personnellement connu les Apôtres. Hermas composa un dialogue doctrinal et moral appelé le "Pastor" qui fut longtemps regardé comme inspiré et donc comme appartenant au canon des Ecritures. Il fallut attendre le Pape Gélase pour que la décision fût prise de l'en écarter définitivement. Le Pape donnait comme motif, non pas que ce texte était entièrement mauvais, certes pas, mais seulement qu'il n'était pas tout-à-fait exempt d'erreur.

Quel sort devait-on faire aux livres de la Synagogue ? Notre-Seigneur avait enseigné qu'Il était venu pour réaliser les prophéties ainsi que pour accomplir la Loi et la parfaire. Il convenait donc d'étendre la canonicité, avec toutes ses garanties, à la Loi et aux Prophètes, c'est-à-dire aux livres de l'Ancien Testament.

La garantie d'inspiration donnée par l'Eglise entraîne une série de conséquences :

- L'Écriture Sainte devient la source principale où nous pouvons trouver la Révélation divine puisqu'aucun autre document n'est revêtu de la même garantie.
- On peut dès lors se livrer, sur ces textes, à une exégèse extrêmement poussée puisque l'on est certain que pas un mot n'y a été placé au hasard. Ils deviennent ainsi un sujet de méditation inépuisable.

L'ENSEIGNEMENT ORAL DES APÔTRES

Les écrivains sacrés, c'est-à-dire les auteurs des livres canoniques n'ont ni consigné par écrit toutes les paroles de Notre-Seigneur, ni relaté toutes Ses actions. Ils le disent d'ailleurs eux-mêmes. Citons, entre autres preuves, ce passage de Saint Jean : "J'aurais beaucoup de choses à t'écrire, mais je ne veux pas le faire avec l'encre et la plume ; j'espère te voir bientôt et nous nous entretiendrons de vive voix". (Jean III, 13-14).

Il ne fait aucun doute que les Livres canoniques ne contiennent pas, dans son entier, l'enseignement des Apôtres. D'abord, certains Apôtres n'ont eux-mêmes rien écrit et se sont contentés de prêcher. Leur prédication a été recueillie par des auteurs divers qui n'ont pas la qualité d'écrivains sacrés. Et ceux des Apôtres qui ont écrit ont aussi prêché ; donc nous possédons, venant d'eux, des "lettres" qui font maintenant partie de l'Écriture Sainte, et aussi des prédications "de vive voix" qu'ils ont abandonnées à la tradition orale. On retrouve nettement, dans saint Paul, la mention de ces deux sources : "de vive voix" et "par lettre" : "Frères, tenez bon. Conservez-les traditions que nous vous avons apprises de vive voix et par lettres."(II Thess. II, 15).

Dans les livres canoniques, donc, les écrivains sacrés n'ont pas dit tout ce qu'ils savaient. Ils ont aussi dispensé un enseignement oral dont il est bien évident que l'Eglise va rechercher diligemment les traces.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA TRADITION APOSTOLIQUE

Des auteurs de qualité et de fonctions très diverses ont écrit sur ces mêmes événements qui font déjà l'objet des Livres Saints. Et ils l'ont fait dans l'une des deux intentions suivantes :

- soit pour relater, sous une autre forme, ce que les écrivains sacrés avaient déjà écrit ;
- soit pour consigner eux-mêmes par écrit ce que les Apôtres avaient enseigné de "vive voix".

C'est le moment de faire remarquer que ces données ne sont dites traditionnelles que parce qu'elles sont restées orales du vivant des Apôtres. Mais, après un certain délai, elles ont été écrites elles aussi. Et elles ont pris place dans des textes dont nous allons examiner la diversité.

Il s'est créé toute une réserve de documents qui, pour n'avoir pas bénéficié de l'inspiration majeure du Saint-Esprit, n'en ont pas moins été composés avec beaucoup de compétence, d'attention et de piété, par les auditeurs des Apôtres et par ceux des Disciples. Ils ont donc été pris, dès le début, en très haute considération par le Magistère, puisqu'ils formaient la partie de l'enseignement de Notre-Seigneur que l'on ne trouvait pas dans l'Écriture.

Cette réserve documentaire ne constitue pas, par elle-même et prise en bloc, la Tradition. Mais c'est en elle que le Magistère ira puiser, quand il en aura besoin, les traces de cette Révélation messianique dont il a la garde, dont il ne veut rien laisser échapper, mais dont il trouve, en fait, les éléments dispersés. Ce sont ces traces qui, rassemblées, portent le nom de Tradition Apostolique.

La reconnaissance de **la Tradition** comme **deuxième source de la Révélation** (la première étant l'Ecriture) est une caractéristique de l'Eglise catholique. Les écoles protestantes sont partagées sur ce chapitre ; les unes admettent une certaine tradition mais la limitent à quelques textes ; la majorité est hostile à la notion même de tradition, à laquelle elle oppose l'adage "*Sola Scriptura*". Aussi est-il bon de donner quelques preuves de l'ancienneté de cette reconnaissance de la Tradition Apostolique.

Saint Augustin : "Il y a beaucoup de choses auxquelles l'Eglise est fermement attachée et que l'on est autorisé, par conséquent, à regarder comme ordonnées par les Apôtres, bien qu'elles ne nous aient pas été transmises par écrit". '(De Bapt. V, 23-31).

Saint Basile : "Je considère comme apostolique de s'attacher fermement même aux traditions qui ne sont pas contenues dans l'Écriture". (XVII, 66 - Mig. XXXII, 188).

Saint Epiphane : "La Tradition, elle aussi, est nécessaire, car on ne peut pas tout prendre dans l'Écriture ; c'est pourquoi les Saints Apôtres nous ont laissé une partie de leur enseignement dans les Écritures, le reste au moyen des traditions". (Haer. LXI, 6 - Mig. XXXXI, 1057)

Les siècles, en se succédant, n'ont pas changé la doctrine. Elle était encore la même au Concile de Trente : "**L'Eglise reçoit avec le même respect et la même piété les Livres Saints et les traditions sur la foi et les mœurs qui nous viennent de Jésus-Christ par les Apôtres ou que les Apôtres nous ont laissées par l'inspiration de l'Esprit-Saint**".

Ainsi donc, pour constituer le canon des Ecritures, le Magistère de la primitive Église n'a accepté que des textes où tout était absolument irréprochable, c'est-à-dire où tout portait la marque évidente de l'inspiration divine. Cette rigueur nécessaire a laissé échapper des documents moins soigneusement composés où d'authentiques fragments de la Révélation Messianique voisinaient avec des passages d'interprétation humaine. Ces documents, n'étant pas "sans mélange d'erreur", n'ont pu recevoir la même garantie. Ils formèrent la réserve où l'Eglise va puiser la Tradition.

UN ABONDANT INVENTAIRE

Il est temps de nous demander de quels éléments se compose la vaste réserve documentaire dans laquelle la Tradition apostolique est répartie. Notons que l'Eglise n'a jamais publié officiellement l'inventaire limitatif de ces documents. C'est ici l'usage qui fait loi.

La première place, dans les sources de la Tradition, revient évidemment aux "**Pères Apostoliques**", puisqu'ils ont fréquenté les Apôtres. S'il est des personnages qui ont pu recueillir leur prédication, ce sont bien ceux-là. Citons comme exemple, pour fixer les idées, saint Polycarpe, qui a connu saint Jean l'Évangéliste et qui a ensuite fondé l'Eglise de Lyon. Les "Pères Apostoliques" ont été les témoins des Témoins de Jésus-Christ. Ils ont donc, dans la transmission de la Tradition, une place particulière. Ils n'ont pas, à proprement parler, formulé la Révélation ; aussi ne sont-ils pas "écrivains sacrés" ; mais ils en ont tout de même recueilli des fragments sous une forme non canonique.

Les "Pères" qui leur ont succédé figurent aussi parmi ces sources. Ce titre de "**Père de l'Eglise**" n'est pas conféré officiellement. C'est une dénomination fondée sur l'usage. Le titre de "**Docteur**", au contraire, est conféré officiellement, à la suite d'une procédure très stricte. Certains personnages de l'antiquité chrétienne sont à la fois Pères et Docteurs de l'Eglise. Citons, par exemple, les quatre grands Docteurs grecs : saint Basile, saint Athanase, saint Jean Chrysostome et saint Grégoire de Naziance, et les quatre grands Docteurs latins : saint Jérome, saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand. **Quand on recherche quelle est la tradition, sur un point donné, on interroge toujours ces grands personnages.**

Une autre source de la Tradition réside dans les **Symboles**, ces résumés de la foi que l'on faisait apprendre par cœur aux catéchumènes au moment du Baptême. Citons les trois plus anciens : le "Symbole des Apôtres", dont on possède deux versions, le "*textus antiquior*" et le "*textus receptus*" ; Le "Symbole de Nicée-Constantinople" confirmé au concile d'Ephèse et que l'on chante à la Messe latine ; Le "Symbole de saint Athanase qui commence par les mots : "Quiconque veut être sauvé" et qui a pénétré dans le Bréviaire latin.

Les **Liturgies** des Messes, des Heures et des Sacrements, et même celles des sacramentaux, constituent une des sources les plus sûres et les plus riches de la Tradition. Dom Guéranger disait **que la liturgie est la Tradition à son plus haut degré de fidélité**. Elle est partout construite sur le même modèle avec les mêmes pièces essentielles. L'**apostolicité** des plus anciennes liturgies ne fait **absolument aucun doute**. Elles furent pendant un certain temps, transmises oralement et même secrètement, par prudence et par respect, pour ne pas mettre les "Saints Mystères" sur la place publique : c'est ce que l'on appelait "la discipline de l'Arcane".

Autre source de la Tradition, on s'en doute, ce sont les comptes-rendus, ou plutôt les "considérants" des premiers **Conciles** œcuméniques :

- Le Concile de Nicée, en 325, affirme la divinité de Jésus-Christ contre Arius qui la nie ;
- Le Concile de Constantinople, en 381, affirme la divinité du Saint-Esprit contre Macedonius qui la nie ;
- Le Concile d'Ephèse, en 431, affirme la maternité divine de la Sainte Vierge, contre Nestorius qui prétend que la Sainte Vierge n'est que la mère de la personne humaine de Notre-Seigneur ;
- Le Concile de Chalcédoine, en 451, affirme les deux natures dans la personne de Jésus-Christ, contre Eutychos qui enseigne qu'en Jésus-Christ la nature divine a fait disparaître la nature humaine (Monophysisme.)

Cet abondant inventaire n'est donc pas limitatif. On peut citer beaucoup d'autres pièces : les inscriptions funéraires, l'hagiographie, l'architecture des monuments chrétiens et jusqu'au texte des "apocryphes" qui ne sont pas négligeables.

LES DEUX FONCTIONS DE LA TRADITION

L'Écriture et la Tradition contiennent l'une et l'autre une part de la Révélation divine. Il est évident qu'elles sont en harmonie l'une avec l'autre et que cette harmonie va permettre de les éclairer l'une par l'autre. La Tradition va se comporter tantôt comme "explicative", tantôt comme "complétive".

La Tradition sera **explicative** quand elle rapportera, en termes différents ou semblables, peu importe, les mêmes faits que l'Écriture ; elle aidera alors à l'interpréter ; elle en éclairera le sens ; et sous ce rapport elle a été extrêmement fructueuse et elle continue à l'être.

La Tradition sera **complétive** quand elle enrichira de données nouvelles le contenu révélé de l'Écriture, c'est-à-dire quand elle contiendra des éléments que l'Écriture ne contient pas, comme nous venons de l'entendre dire par saint Augustin, saint Basile et saint Epiphane. Parmi ces compléments, on cite :

- la liste des livres du Nouveau Testament (en effet, la composition du canon des Ecritures n'est pas scripturaire mais traditionnelle, chose curieuse) ;
- le nombre septénaire des Sacrements ;
- le transfert de la Chaire de saint Pierre d'Antioche à Rome ;
- la doctrine de l'Ange gardien ;
- celle du Purgatoire ;
- celle de l'Immaculée Conception, etc...

Ces compléments, en effet, sont périodiquement nécessaires. C'est une nécessité que de trouver sans cesse du nouveau. C'est un besoin vital que d'assimiler une nourriture toujours renouvelée. Il est bien certain que l'Eglise, qui n'a pas encore atteint des dimensions définitives et dont le dogme lui-même s'épanouit, ressent une faim d'enrichissement. Combien de fois lisons-nous, dans les Introït ou dans les Collectes, cette expression : "*Canticum novum cantabo*". La nouveauté est nécessaire. Le problème est de savoir où nous allons la trouver. Les modernistes répondent : "Dans le monde, en imitant le profane". Les catholiques fidèles ont à leur disposition une source d'eau vive : la Tradition : "...tout scribe devenu disciple du royaume des cieux ressemble à un père de famille qui tire de son trésor du neuf et du vieux." (Math. XIII, 52).

Le Trésor, c'est la Révélation. Le vieux, c'est ce que l'Eglise en a déjà tiré. Le neuf, c'est ce qu'elle en tire quand le moment est venu de chanter un cantique nouveau.

EN VERTU DES PROMESSES D'ASSISTANCE

Quelles vont être les règles et les critères dont l'Eglise va se servir pour reconnaître les vestiges de la Tradition apostolique au milieu de cette masse d'écrits de tant d'auteurs différents ? Pour qu'une croyance soit reconnue traditionnelle, c'est-à-dire apostolique, il faut qu'elle satisfasse à deux conditions essentielles : **l'ANTIQUITE** et **l'UNIVERSALITE**. On cite aussi parfois deux autres conditions : la **concordance** et la **perpétuité**, mais elles peuvent se ramener aux deux premières.

Mais il est évident que ces critères d'antiquité et d'universalité ne font que dégrossir le problème. Appliqués systématiquement et sans l'assistance du Saint-Esprit, ils seraient insuffisants pour prendre une décision aussi importante et d'une nature aussi surnaturelle. C'est donc en vertu des promesses qui lui ont été faites que l'Eglise va pouvoir entreprendre une pareille discrimination.

Et comment le Saint-Esprit va-t-il agir ? Faisons remarquer seulement deux particularités de son action : 1° Il n'ajoute rien aux paroles du Christ ; 2° Il opère i nvisiblement

1° Parlant du Saint-Esprit qu'Il se disposait à env oyer, Jésus dit : "Il vous enseignera ce que Je vous ai appris". Le Verbe a énoncé des paroles, forcément mystérieuses étant donné leur origine, et c'est le Saint-Esprit qui en donne l'intelligence. Il fait comprendre ce que Notre-Seigneur s'est contenté d'exprimer. Mais Il n'enseigne pas des choses nouvelles que Notre-Seigneur n'aurait pas dites.

2° On est toujours étonné, quand on observe les cho ses de l'Eglise, de constater ce mélange d'ordre et de désordre. Sous une certaine apparence, tout s'y déroule comme si elle était une institution uniquement humaine, avec les servitudes, les hypothèques, les aléas de la condition d'ici-bas ; des écrits déroutants, les uns remplis d'un surnaturel véritable, les autres d'un merveilleux inventé, des avis divergents, des situations stagnantes, des décisions qui n'arrivent jamais...

Mais sous l'éclairage de la foi, l'Eglise du Verbe Incarné apparaît, comme Lui, véritablement divine et humaine en même temps. Car le résultat global de cet apparent désordre, c'est la création d'un admirable corpus de textes notoirement inspirés. L'assistance du Saint-Esprit à été invisible pendant qu'elle s'exerçait. Mais elle est devenue visible dans ses effets : "*attingit a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia*" (il atteint d'une extrémité à l'autre, disposant toutes choses avec force et douceur).

Qu'en est-il des révélations privées ? Apportent-elles des modifications au dépôt de la Révélation Publique, qui est déclarée close ? On peut répondre par la négative. Les révélations privées ont une grande importance dans l'Eglise. Elles ont, entre autres influences, suscité de nombreuses fêtes liturgiques. Mais elles n'innovent jamais. Elles cultivent seulement des germes déjà présents dans l'Écriture et dans la Tradition dont elles poursuivent la logique aussi loin qu'il le faut.

Prenons comme exemple la dévotion et le Culte du Sacré-Cœur dont l'impulsion revient aux révélations "privées", faites à sainte Marguerite-Marie, sous le règne de Louis XIV. Cette dévotion a été notée jusque chez saint, Augustin. Mais on peut remonter plus haut puisque le Cœur de Jésus ("latus" dans le texte, Jean XIX, 34) a les honneurs de l'Écriture. Saint Jean lui-même remonte plus haut encore puisqu'il cite, à propos du coup de lance de la Passion, un texte de l'Ancien Testament *: "Videbunt in quem transfixerunt*" (ils regarderont celui qu'ils ont transpercé). (Jean XIX, 37). C'est un texte de Zacharie XII, 10 que la Vulgate énonce d'une manière encore plus frappante : "*et aspicient ad me quem confixerunt*" (ils tourneront les yeux vers Moi qu'ils ont transpercé).

LE RÔLE DES HÉRÉTIQUES

Muni des règles de discrimination et assuré de l'Assistance du Saint-Esprit, le Magistère va donc rechercher, dans la masse documentaire dont nous avons parlé, les éléments de la Tradition apostolique et il va les rassembler et les coordonner. Mais fera-t-il ce travail de triage d'un seul coup et une fois pour toutes comme ce fut le cas pour les Livres Saints ?

La Tradition apostolique n'a pas été formulée une fois pour toutes. C'est seulement quand cela devient nécessaire que l'Eglise en fixe tel ou tel point. Et cette nécessité comment apparaît-elle ? Elle est bien souvent créée par des **hérétiques** dont le rôle involontaire est de soulever **des problèmes nouveaux auxquels ils donnent des solutions nouvelles, non apostoliques et fausses**. Ils obligent ainsi à consulter le Tradition pour savoir quel était, dans ce cas particulier, l'opinion des Apôtres. Leur intervention amène à préciser la doctrine. Ils ont donc un **rôle providentiel** à jouer. Il faut que les scandales arrivent ; malheur seulement à ceux par qui ils arrivent. La Rédemption est un mystère.

"J'apprends que lorsque vous vous réunissez en assemblée, il y a des scissions parmi vous, et je le crois en partie ; car il faut qu'il y ait parmi vous même des hérétiques, afin que ceux qui sont éprouvés soient manifestés parmi vous". (I Cor. XI, 18-19)

On se plaint aujourd'hui des modernistes. Ils ont, en effet, opéré un énorme ravage. Mais il suffit d'avoir un peu de patience et on s'apercevra que les questions auxquelles ils ont proposé des solutions fausses, l'Eglise peut les résoudre en puisant dans le "trésor du père de famille" où l'on trouve "du neuf et du vieux".

UNE TRADITION EXPURGÉE

L'Eglise des Gentils a-t-elle adopté la tradition de la Synagogue comme prologue à sa propre Tradition, de la même manière qu'elle adoptait les livres de l'Ancien Testament comme prologue à ceux du Nouveau ? Elle ne l'a pas fait. Pourquoi ?

Pour des raisons que nous connaissons déjà mais qu'il est bon d'expliquer succinctement ici.

Le Divin Maître, nous l'avons vu, a porté sur la "tradition des Anciens" un jugement sévère. Il l'accuse d'avoir "annulé" la Loi, ce qui est déjà un reproche grave. Mais il y a pire.

A quelle impulsion, en effet, les scribes et les pharisiens répondaient-ils quand ils annulaient la Loi par leurs traditions ? Notre-Seigneur l'a dit. Cette impulsion n'était pas simplement humaine, elle provenait du "père du mensonge". On pourrait multiplier les citations scripturaires dans ce sens. Contentons-nous de celle-ci qui est moins connue mais aussi démonstrative : "Vous parcourez la terre et la mer, pour faire un prosélyte et quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois pire que vous". (Math. XXIII, 15)

On connaît par les historiens autant que par la Bible, l'importance des **infiltrations du paganisme chez les Juifs**. Pas dans la lettre des Ecritures, bien entendu, puisqu'elles étaient conservées avec une jalousie souvent pointilleuse, mais dans tout ce qui était **commentaire**. Et là encore Notre-Seigneur fait bien la différence quand Il déclare, en parlant des docteurs de la Loi : "Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font". Faites ce qu'ils vous disent car leur Loi Écrite est exacte. Mais ne faites pas ce qu'ils font car leur interprétation est mauvaise. Dans ces conditions, on comprend que l'Eglise n'ait pas pris en compte la tradition des anciens".

Néanmoins les écrivains ecclésiastiques de toutes les époques ont conservé une secrète attirance pour les incontestables pierres précieuses qui sont encore enfouies dans les scories coupantes de la Kabbale. Écoutons Dom de Moléon, que personne ne pourra soupçonner d'un quelconque déviationnisme :

"Sans doute, il faut le reconnaître ces traditions, considérées dans leur ensemble, ne sont en général qu'un tissu d'absurdités, d'invraisemblances et de contes à dormir debout. En les parcourant, le lecteur est vite excédé de se sentir toujours entraîné dans l'extravagance, la démesure et un merveilleux qui sonne faux. Cependant, ce serait une erreur de croire que tout y est à dédaigner :.sous les péripéties grotesques et ridicules de ces histoires, se cache un fond de vérité ; il y a des paillettes d'or dans ce sable aride. Une critique qui condamne tout d'emblée, sans discernement, renie son propre nom, car "crinein" veut dire précisément : séparer, distinguer, juger, choisir. Son rôle consiste ici à **filtrer** ce dépôt venu des Juifs, à retenir ce qui a des chances d'être vrai, à rejeter tout le reste. Ainsi ont fait les Pères de l'Eglise, ainsi ont fait saint Jérôme, saint Ephrem, et bien d'autres encore après eux, qui ont su discerner, dans le bric-à-brac des écrits

rabbiniques, des détails, des précisions, des anecdotes, qui viennent compléter le texte sacré, l'éclairer, l'étoffer, le relever d'une saveur nouvelle"(Dom de Moléon dans *Les Patriarches*, page 26).

Le problème est posé et l'on voit que ce n'est pas seulement d'aujourd'hui. Mais les essais de solution ont été jusqu'à présent infructueux. Ils ont même été néfastes. Rappelons seulement les ouvrages comme *La Kabbala Denudata* de KNORR von ROSENROTH (1677) dont l'influence se mêla à celle des Rosicruciens pour élaborer l'esprit des premières loges maçonniques.

Ce problème de la Kabbale est encore compliqué par le fait qu'elle ne nous est connue que par des textes établis par des rabbins du Moyen-Age attentifs à y introduire une sourde hostilité au christianisme.

Le danger de tout ce qui est kabbalistique vient de ses indéfinissables divinités intermédiaires que sont les **séphiroths** ; elles conduisent fatalement au **panthéisme** ou au **polythéisme**, ou même aux deux à la fois, et elles détournent à coup sur de la notion essentielle, patriarcale et chrétienne en même temps, d'un Dieu Personnel et Créateur.

On comprend que l'Église se soit tenue à l'écart de cette possible contagion et qu'elle n'ait pas assumé la garde d'une tradition à laquelle le Divin Maître venait de manifester Sa méfiance.

Il est donc très important de faire remarquer que la Tradition apostolique n'admet pas n'importe quoi. Elle ne véhicule pas le tout-venant des idées circulantes. Elle ne se surcharge pas de la coutume et des habitudes invétérées. Elle demeure l'un des deux moyens de connaître la Révélation divine, l'autre étant l'Écriture. Son contenu notionnel est choisi et il le reste car il est surveillé, ce qui lui est possible puisqu'il est administré par des instances ecclésiastiques certaines d'être assistées par le Saint-Esprit. C'est la seule tradition qui soit dans ce cas. Toutes les autres, faute de cette surveillance et de cette assistance, finissent par charrier n'importe quoi, dès lors qu'un certain taux d'ancienneté et d'universalité est atteint.

DES LOCUTIONS EMPOISONNÉES

Les ennemis de l'Eglise attaquent toutes les institutions, matérielles et spirituelles : dogme, hiérarchie, sacrements, implantation territoriale, tout... La Tradition est l'objet d'une attaque particulièrement bien étudiée. Et pourtant c'est à une apothéose de la tradition que l'on nous convie de toutes parts. C'est en son nom et sous sa vieille bannière que l'on veut rassembler tous les ennemis de la Révolution.

Nous avons vu qu'il y a deux traditions : l'une dont l'Eglise est gardienne et dont le contenu est orthodoxe ; l'autre qui a la même ancienneté mais dont le contenu est composite. Il ne faudrait pas que, sous prétexte de combattre la Révolution, on fasse abandonner aux catholiques la Tradition orthodoxe et adorer, par petites étapes insensibles, la tradition composite.

Le danger n'est pas illusoire et nous pourrions en fournir de nombreux exemples. Retenons deux expressions, couramment employées aujourd'hui, qui contiennent en germe un glissement fatal et qui sont utilisées, par les uns sans malice et par les autres avec malice. On entend parler de "**tradition chrétienne**" et de "**tradition vivante**", toujours dans un contexte très admiratif d'ailleurs, ce qui achève de faire illusion. Examinons-les l'une après l'autre.

La "**tradition chrétienne**" n'est pas le véritable nom de ce que l'on entend désigner ainsi. Le **véritable nom**, c'est la "**Tradition apostolique**". Si, en effet, on la désigne comme apostolique la Tradition dont on parle est nettement définie quant à son contenu : il s'agit de cette part de la Révélation qui n'est pas dans les Ecritures. Ainsi définie, elle véhicule, non pas des conceptions humaines, mais des notions divines.

Si on la désigne seulement comme chrétienne, la tradition n'est plus strictement apostolique. Elle étend son contenu qui devient largement ecclésiastique et peut donc comprendre les coutumes, bonnes ou mauvaises, les habitudes, bonnes ou mauvaises, et toutes sortes d'acquisitions pourvu qu'elles soient religieuses et qu'elles présentent un minimum d'ancienneté. Elle n'est plus soumise à l'orthodoxie et on lui demande seulement une teinture chrétienne d'ensemble.

De sorte que la tradition, aussi dite chrétienne, va posséder la même définition que celle des autres religions à qui on ne demande pas de véhiculer une Révélation précise et pour qui on se contente d'une simple ancienneté. L'avenir nous dira si nous avons raison de nous méfier de la "tradition chrétienne" ou si le danger était seulement illusoire.

La "tradition vivante", maintenant. C'est un autre nom que l'on donne à la même chose. L'expression est habilement combinée mais elle ne traduit pas la vérité.

Nous avons vu que la Tradition apostolique n'a pas été fixée une fois pour toutes. Elle est en réserve dans des documents dont la liste limitative n'a même pas été arrêtée officiellement et d'où le Magistère la retire et la formule au fur et à mesure des besoins. On en conclut que la tradition est variable et que personne ne peut prévoir les surprises qu'elle réserve.

Mais attention, il ne s'agit pas d'une véritable variabilité, car le changement ne peut avoir lieu que dans le sens de l'enrichissement : un enrichissement c'est-à-dire un processus qui ne comporte par d'éliminations. Quand une notion aura été une fois réputée traditionnelle par les autorités de droit avec les preuves d'apostolicité qui s'imposent, personne ne lui retirera plus jamais sa traditionnalité. Il s'agit donc d'un épanouissement de la même nature que celui du dogme avec lequel d'ailleurs il chevauche. Il n'y a pas d'épanouissement sans stabilité.

Si, au contraire, nous qualifions la Tradition de "vivante", nous allons la soumettre à un processus vital, c'est-à-dire à une alternance d'assimilations et d'éliminations, les unes provoquant les autres. Nous allons donc tolérer d'elle qu'elle se débarrasse périodiquement d'un certain nombre d'éléments qui "ont fait leur temps" et qui seront remplacés par les nouveaux. Voilà la **Tradition devenue évolutive** et le tour est joué. Il ne s'agira plus d'un épanouissement mais d'un **tourbillon**. Et que l'on ne vienne pas nous dire que nous inventons un danger imaginaire : la grande argumentation des hautes instances vaticanes était, dernièrement encore, de poser un principe, qui allait de soi, que la quintessence de la Tradition, dans l'Église, était d'évoluer et de s'adapter toujours et toujours... sans doute comme les volutes de la fumée dans le vent de l'histoire.

Beaucoup d'éloges empoisonnés seraient aussi à mentionner. Nous en avons choisi seulement deux : celui de la "Tradition chrétienne" et celui de la "Tradition vivante". *Timeo Danaos et dona ferrentes*.

CONCLUSION

Nous devions répondre à la question : **"Quelle Tradition les catholiques "traditionalistes" défendent-ils ?"**

Nous pensons avoir montré, au moins dans les grandes lignes, que cette Tradition est propre à l'Eglise. Nulle autre religion ne la partage avec elle. Elle se caractérise de deux manières : par son contenu notionnel et par les modalités de sa formation.

Quant à son contenu, la véritable Tradition est constituée par des fragments de la Révélation divine qui ont échappé à la codification écrite, et qui par conséquent ont été transmis par la voie orale pendant une certaine période.

Quant aux modalités de sa formation, la Tradition doit sa naissance à trois processus qui correspondent aux trois phases de la Révélation divine.

La Tradition primordiale ou patriarcale ne nous est pas connue directement sous forme traditionnelle. C'est par l'Écriture que nous la connaissons C'est d'elle qu'il est fait mention, au Canon de la Messe, dans la prière : "*Supra quæ propitio*". Cette prière est récité, sur les oblats, par le célébrant, après la Consécration. Elle se place à la suite de "*Unde et memores*" et avant le "*Supplices te rogamus*". En voici la traduction : "Qu'il Vous plaise, Seigneur, de jeter sur ces dons un regard propice, comme il Vous a plu d'agréer les présents du juste ABEL Votre serviteur, le sacrifice d'ABRAHAM Votre patriarche, et celui que Vous offrit Votre grand-prêtre MELCHISEDECH, sacrifice saint, hostie immaculée".

L'Ancien Testament a, lui aussi, donné lieu à une Tradition mais qui ne s'est pas conservée indemne. Elle s'est surcharge d'éléments profanes et païens qui rendent extrêmement difficile la recherche des vestiges de Révélation divine que pourtant elle contient.

Le Nouveau Testament, à son tour, se complète par la Tradition apostolique qui n'est autre que l'enseignement oral des Apôtres. Elle est diffuse dans l'ample collection des documents de la paléographie chrétienne dont l'exploitation n'est, théoriquement du moins, pas terminée.

La Tradition des Apôtres forme, avec celle des Patriarches, un ensemble homogène qui constitue précisément cette vraie Tradition dont les catholiques fidèles sont les défenseurs.

Parallèlement à ce courant orthodoxe, il s'est créé un autre courant que l'on devrait appeler "**pseudo-traditionnel**" et qui en diffère, évidemment, dans son contenu et dans son mode de constitution. Le contenu de la "pseudo-tradition" n'est pas homogène ; il est composite il est mixte. Il est fait de trois constituants, mêlés plus ou moins intimement. On y trouve des vestiges déformés de la Révélation divine, comme par exemple des conceptions panthéistes sous une forme généralement émanatiste. On y trouve des élucubrations humanitaires comme celles de la Tour de Babel. Et l'on y trouve des produits de la fausse mystique, c'est-à-dire de la mystique démoniaque qui est la source de la mythologie polythéiste.

Bref, cette pseudo-tradition véhicule, mêlées ensemble, toutes les productions de la **religiosité naturelle**.

Quant à son mode de constitution, on peut dire que la pseudo-tradition est dans son droit quand elle prétend à la même ancienneté que la Vraie. Elles ont toutes les deux le même point de départ qui est le jugement de Dieu sur les sacrifices d'Abel et de Caïn. La pseudo-tradition est aujourd'hui défendue, sous le nom de "**tradition ésotérique**", par des penseurs très érudits qui en font la source commune de toutes les religions. Cette prétention est vraisemblablement fondée pour les religions non-chrétiennes.

Mais elle est sans fondement pour l'Eglise laquelle est gardienne d'une Tradition essentiellement antagoniste de celle-là. C'est même un des traits particuliers de l'Eglise, à toutes les époques, que d'avoir été maintenue séparée de la souche commune des fausses religions.

S'il était absolument nécessaire de rappeler ces définitions, c'est que nous assistons à une manœuvre qui tend à dénaturer et à transformer la vraie Tradition, en lui faisant perdre sa **rigueur** et en la rendant **évolutive** afin d'y introduire des éléments notionnels **hétérodoxes**.